

tion lente d'efforts mesurés et continus, efforts logiquement proportionnels à l'accroissement de la population. Cette extension naturelle ne trouve pas d'obstacle, d'autant plus que l'accession définitive au plus grand royaume donne aux populations absorbées de visibles avantages commerciaux et économiques. Elle consiste encore dans l'excellence des moyens employés pour attacher étroitement aux institutions de l'empire les populations des régions qui viennent d'y être incorporées, et dans la prudence avec laquelle on leur fait sentir leurs premiers liens et leurs premières obligations.

Telles sont les caractéristiques des succès qui couronnèrent la politique de lente expansion, de nationalisation populaire et d'assimilation intellectuelle, que pratiquèrent, vis-à-vis des limitrophes, les souverains de l'Annam.

Quant à l'action, enfin, des nations étrangères, à l'action d'autres races et d'autres civilisations, la politique de l'Annam chercha à la diriger dans l'intérêt de son indépendance et de son hégémonie, quitte à s'en débarrasser, une fois le but atteint. Tant que l'Annam put se suffire à lui-même, ou put obtenir de la Chine des secours à peu près désintéressés, il reçut avec une parfaite indifférence les ouvertures et les ambassades des nations occidentales. Quand la dynastie Lê s'écroula, et que les Nguyễn se débattirent péniblement entre les Tayson et les Siamois, Gialong lui-même demanda l'intervention française. Mais il ne le fit qu'en dernier ressort, la Chine lui ayant refusé tout concours, et le Siam mettant le sien à un prix trop élevé. Gialong savait, après la visite que l'évêque d'Adran et le prince héritier avaient faite en Europe, que l'aide matérielle d'un peuple de race blanche lui donnerait infail-